

Elle obéissait, venait s'asseoir près de lui, vivant encore du rêve qu'elle venait de quitter.

Les bonnes causeries qui suivaient ces séances, après les critiques et les félicitations ! D'abord, il n'avait été question que de leur art ; puis, peu à peu, les sujets étaient devenus plus personnels. Lui, avait dit son enfance malade, ses débuts pénibles, sa gloire naissante, le désespoir qui le poignait à certaines heures ; mais, surtout, il l'avait fait se raconter, pour ainsi dire malgré elle, provoquant ses confidences : curieux de cette nature exubérante par de certains côtés, pleine de réticences par d'autres.

Elle lui était une énigme avec ses vingt-sept ans qui n'avaient jamais connu l'amour, cette vie intelligente qu'elle s'était créée elle-même dans son milieu bourgeois, aux vues étroites ; avec ses amitiés masculines dont elle était fière ; elle le déconcertait par ses allures de femme raffinée, sa candeur presque naïve de petite fille, son tempérament artistique bien trempé. A certains jours, il croyait la connaître, avoir pénétré le mystère de sa jeunesse laborieuse, puis brusquement, elle lui échappait, redevenant le point d'interrogation.

Jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il pourrait l'aimer d'une affection autre que celle toute fraternelle qu'ils avaient l'un pour l'autre ; cependant, il s'impatiait de la voir trop sereine lorsqu'il l'appelait : Petite Andrée ; de ne point sentir frémir sa main attardée dans la sienne.

Et chaque jour, plus longtemps il la retenait près de lui.

On était en septembre, le ciel bas laissait couler une lumière si pâle que Didier avait décrété qu'on ne travaillerait pas.

Bon gré, mal gré, Andrée retira sa blouse blanche. Elle portait une chemisette de taffetas cerise dont les plis près de la haute ceinture avaient des cassures sombres, la jupe plissée la grandissait en l'amincissant tout naturellement, Didier s'exclama :

— Vous êtes en beauté, petite Andrée !

Elle, coquette, piqua dans ses che-

vêux une des roses rouges qu'il lui avait apportées, et vint s'asseoir à sa place ordinaire, sur le petit tabouret, près de la cheminée.

Dans l'intimité douce de l'atelier, coquet comme un boudoir, ils laissaient s'interrompre leur causerie par de grands silences qui, semblait-il, terminaient ce qu'ils taisaient.

Les flammes allumaient des reflets fulgurants dans les plis profonds du taffetas cerise, l'odeur forte de la rose montait enivrante, donnant un sens troublant à la confidence d'Andrée Malvoy.

Ses mains pâles jointes autour de ses genoux, elle se taisait maintenant, honteuse déjà, d'avoir livré l'âpre regret de ses rêves détruits par la réalité décevante, d'avoir exposé l'ambition folle de combler par l'art le vide atroce du cœur. Elle attendait, anxieuse, des mots qu'il dirait.

Ses doigts d'artiste, longs et fuselés, errèrent près de la rose, faisant tomber quelques pétales ; puis, entre ses mains, il prit la tête brune, pensive, et l'attira à lui, ainsi qu'il l'aurait fait pour une petite sœur très chérie.

— Vous ne ressemblez à nulle autre !

Il la contempla un instant. Sous son regard, Andrée avait baissé lentement les paupières, sans les étoiles d'or qui donnaient toute vie à son visage, on eut dit qu'elle était morte, tant elle était blanche ; il percevait aux tempes tièdes le battement plus rapide des artères.

— Andrée...

Et, voici qu'au lieu d'achever la phrase qu'elle attendait frémissante, il la repoussait.

— Andrée ! mais vous avez un cheveu blanc... là, près de l'oreille...

...Andrée ne se rappelait plus nettement comment s'était terminé l'après-midi, elle conservait seulement l'impression nette d'être tombée dans un trou noir, profond, lorsqu'au seuil de l'atelier, il hésita de la saluer d'un : Au revoir, petite Andrée ! Petite Andrée ! une femme ayant des cheveux blancs !

Il était bien là, le démolisseur de bonheur, près de l'oreille rose ; le

peigne d'écaille mordait sa blancheur en rébellion, il disparaissait pour reparaître dans la boucle haute du chignon. Elle le laissa.. Demain, Didier découvrirait peut-être une ride même, et, son amour — s'il l'avait aimée pendant la minute qu'il pressait sa tête — serait de nouveau en déroute.

Il revint les jours suivants. Rien ne paraissait être changé entre eux. Il disait aussi joyeux qu'autrefois :

— Petite Andrée, faites un bon feu ! Petite Andrée, il ne manque que le parfum à cette gerbe !

Seulement, il n'aurait jamais osé demander :

— Petite Andrée, pourquoi avez-vous vos yeux des mauvais jours ? Pourquoi êtes-vous triste ?

Andrée, elle, s'inquiétait aussi anxieusement de sa santé, elle avait les mêmes gestes doux pour l'accueillir ; toutefois, elle veillait jalousement sur ses mains, ne les laissait plus, plus, paresseuses, pendant la causerie, dans celles de Didier ; elle s'écartait lentement lorsqu'il se penchait près d'elle, sur sa toile : ses cheveux n'auraient plus de caresse pour lui.

Un soir, il dit très vite, au moment de la quitter :

— Je partirai demain...

Le lendemain, elle monta à l'atelier de bonne heure, revêtit sa blouse blanche, afin de préserver son corsage cerise, et comme elle était sans force pour travailler, elle se prit à rendre plus élégant son studio. Suivant un avis plusieurs fois donné par Didier, elle changea un bronze de place, le mit en lumière, déranger les vieilles faïences, refit les gerbes de chrysanthèmes, drapa les sellettes de nouvelles écharpes, et croyant avoir dépassé l'heure à laquelle Didier venait, elle se hâta de quitter sa blouse.

Elle s'assit, essaya de lire pour tromper l'attente. Elle s'était promis de ne point songer afin de ne pas gâter ses dernières heures de bonheur. D'ailleurs, Didier ne serait pas en retard ; s'il n'avait pas deviné l'amour de Petite Andrée, il n'était pas sans connaître l'affectueuse amitié qu'elle avait pour lui.